

HARMONIE IMITATIVE



I

—Frooum, frooum, poo-poo, poo-poo.....
—Rooooiiiiiaa... a!
—Flu u u u u u u.

J'AI TUÉ MA BONNE

Oui, monsieur le président, répondez-moi, j'ai tué ma bonne. Mais aussi vrai que me voici là devant vous, je n'avais pas l'intention de la tuer. Je voulais lui donner une petite leçon.

—A coups de revolver ?

—Oui. Je voulais faire siffler une balle à son oreille. Je suis très bon tireur, j'étais sûr de moi. Malheureusement, cette fille a fait un mouvement ; le projectile a touché la tempe. Elle est tombée raide.

—Regrettez-vous ce que vous avez fait ?

—Je regrette d'avoir donné la mort. Mais je ne regrette pas ma bonne.

—Vous nourrissiez bien votre domestique. Vous lui payiez largement et régulièrement ses gages... Quelle mouche vous a piqué soudain !

—Ce n'est pas une mouche qui m'a piqué, monsieur le président. Je succombais sous les morsures incessantes d'un formidable bataillon de mouches. Lorsqu'une mouche me pique, je suis, Dieu merci, assez maître de moi pour garder tout mon calme. Dix mouches pourraient m'attaquer sans réussir à m'exaspérer. Mais cent mille mouches, c'est trop !

—Je regrette d'avoir employé cette expression métaphorique, car vous voici dans des explications qui manquent absolument de clarté. La vérité, c'est que vous avez tué votre bonne. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

—Monsieur le président, ma bonne était Alsacienne....

—Ce n'est pas une raison.

—Si vous m'interrompez, il me sera difficile de me disculper, monsieur le président !

—Allez !

—Ma bonne était Alsacienne. Elle était native de Bischwiller, arrondissement de Strasbourg. (Elle en profitait pour porter des coiffures un peu excentriques, mais passons.) Elle était à mon service depuis trois ans. Puissent ces trois années m'être, par la suite, défalquées sur mon temps de Purgatoire !

—Ne faites pas de phrases, s'il vous plaît.

—Je suis chrétien, monsieur le président, et ce funeste événement me fait songer, malgré moi, à la vie future.

—C'est bien. Continuez.

—Donc, elle était à mon service depuis trois années. Jamais je n'avais vu une fille aussi terrible. Elle se livrait à de constantes déprédations sur le mobilier, cassait les glaces, renversait l'encre sur les nappes, crevait les tableaux et rendait podagres les fauteuils. Lorsqu'il pleuvait, elle ouvrait les fenêtres du salon, sous prétexte de faire partir les microbes. Elle buvait chez le charbonnier durant des heures et racontait toutes nos histoires aux commères. Elle n'était pas plus bête qu'une autre, mais elle était douée d'un flegme extraordinaire et d'une incommensurable mauvaise volonté. Elle faisait semblant de ne rien comprendre. Lorsqu'on lui disait : Allez me chercher une bouteille de porto. — "Quel bordel ?" disait-elle. Celui qui a des gachets verts ?" Et quoi qu'on lui demandât, elle répétait votre phrase avec un air égaré ; il lui arrivait fréquemment de laisser tomber des piles entières d'assiettes, et quand il en réchappait une : "Tiens ! disait-elle, une qui n'a pas gassé, c'est ébatant !" Chaque

jour, c'était de nouveaux massacres ; j'en avais des attaques de nerfs....

—Arrivons au crime.

—Ce n'est pas un crime, monsieur le président, c'est un homicide par imprudence.

—Allez !

—Ce jour-là donc, on plutôt ce soir-là, car c'était un soir, ma sœur vint dîner à la maison avec sa petite fille, une enfant de trois ans et demi. (Nous devions manger des asperges pour la première fois de la saison.) Vers les sept heures, nous nous mîmes à table, et nous constatâmes alors que la petite était mal assise. Elle avait le nez au niveau de son assiette. J'appelai la bonne.

—Joséphine, lui dis-je, la petite est trop bas ; allez chercher le Bottin, nous l'assierons dessus.

—Le potin ? Quel potin ?

—Comment le potin ? Ce n'est pas le potin que je vous demande, c'est le Bottin, le gros livre où il y a des adresses. Il y en a deux dans mon bureau. Allez.

Elle revint au bout d'un instant, avec un grand album rouge à peine épais de trois centimètres.

—Mais non, fis-je, ce n'est pas ça ! Je vous demande le Bottin, le gros livre d'adresses. Le mot *Bottin* est écrit sur le dos. La couverture est en toile grise ; vous ne connaissez que cela, vous l'avez prêté l'autre jour à l'épicière... Allons, dépêchez-vous : je vous dis que c'est pour assier la petite ! Vous voyez bien qu'elle est trop bas sur cette chaise !

Elle partit au grand trot, faisant trembler tous les meubles, et fut cinq minutes absente. Mais elle revint les mains vides.

—Eh bien ? Et ce Bottin, où est-il ? criai-je, rouge de colère.

—Ch'ai oublié demander à monsieur....

—Quoi ? quoi ? Qu'est ce que vous avez oublié ?

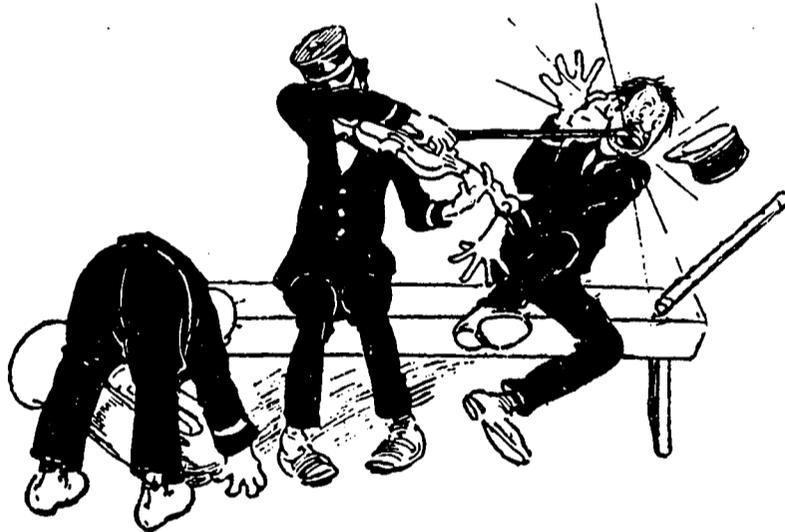
—C'est-il celui de Paris ou celui des Débardements qu'il faut ?

A ces mots je devins fou de rage. Je tirai mon revolver et je fis feu !..

et maintenant, devant Dieu et les hommes, qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur le président ?

—J'aurais fait de même, dit-il.

GEORGE AURIOL.



II

—Too... ou... ou... ou... ou... i !

Comment reconnaîtrez-vous les canards vous appartenant, chez mon client, quand moi-même j'en ai d'absolument semblables ?

—Bien possible, monsieur, fit le plaignant, ce ne sont pas les premiers qu'on m'ait volés.

REGRETS

Ilène (six ans).—Dis, maman, si je demande bien pardon au petit Jésus pour avoir battu ma petite sœur, es-tu certaine qu'il me pardonnera ?

La maman.—Oui, si tu le lui demande bien gentiment.

Ilène.—Alors, j'aurais dû la battre plus longtemps.



III

—Bloom.... Paf !...
—Bim....